

Lettre de M. Mabile.

Thaba-Bossiou, 8 juillet 1867.

Bien-aimés directeurs,

Nos amis Jousse sont arrivés. C'est maintenant que je pourrai songer sérieusement à reprendre le chemin de Morija. Ce n'est pas sans quelque appréhension que nous nous y rendons. Une guerre plus générale que celle des mois d'avril à juin est possible et probable, si l'Etat-Libre peut trouver les fonds nécessaires, et surtout engager ses forces à attaquer les fortifications naturelles dans lesquelles les indigènes se sont retranchés. Nous venons d'apprendre que le chef Letsié refuse de recevoir chez lui le Résident qu'on lui imposait, et de livrer, comme on le lui demandait, son fils en otage. Les Boers qui devaient occuper le pays ont repris le chemin de l'Etat-Libre. Ils n'étaient venus qu'en petit nombre, très peu rassurés, et quelques paroles menaçantes les ont fait fuir.

J'espère que le Seigneur nous donnera, à mon frère Casalis et à moi, de travailler à l'avancement de son règne, à Morija, avec zèle et foi, sans trop regarder à ce qui est visible. Il va sans dire que nous ne négligerons pas les mesures de prudence qui pourront devenir nécessaires ; mais il me semble que c'est un de ces cas où il faut marcher par la foi et non par la vue.

Notre présence à Morija est bien nécessaire. Je n'ai pas à me plaindre de mes aides indigènes, catéchistes et maitres d'école. Ils travaillent avec persévérance, mais ils sentent eux-mêmes que leur fonds d'idées s'épuise, et un enseignement biblique plus approfondi leur est encore nécessaire.

Ce n'est pas sans regret que je quitte Thaba-Bossiou. Nous étions venus, ma femme et moi, avec quelque crainte, nous établir au milieu d'un troupeau plus ou moins désorganisé.

Nous avons eu d'abord un peu de peine à gagner la confiance des gens. Mais, après quelques semaines, l'Eglise s'est reconstituée en grande partie d'elle-même, en suivant les conseils que nous donnions. Le fait est que, dans ces troupeaux, les anciens et d'autres personnes habituées à la marche que les missionnaires ont imprimée à tout ce qui touche à la discipline, peuvent très bien porter une partie considérable du gouvernement intérieur.

J'ai déjà fait mention, dans une lettre particulière à mon cher beau-père, d'un commencement de réveil que nous avons eu après les fêtes de Pâques. Je puis en parler plus positivement aujourd'hui, grâce au Seigneur qui ne veut pas la mort des pécheurs.

Parmi les causes qui nous ont valu cette bénédiction, il faut compter des réunions de prières que nous avons eues, pendant quelques mois, le jeudi après-midi. Quoique peu suivies, il y régnait beaucoup de vie. D'abord, nous nous étions surtout assigné pour but d'implorer de Dieu le rétablissement de son œuvre, le retour de ses serviteurs, le rassemblement des troupeaux dispersés. Tout naturellement, nous en vîmes à demander la conversion des pécheurs qui nous entouraient, des enfants des chrétiens, le relèvement des renégats, etc.

Dieu nous a exaucés. Dernièrement, un des membres de l'Eglise, présidant une de ces réunions, disait : « Il y avait longtemps que nous jetions nos filets d'un côté, le Seigneur nous a montré qu'il fallait les jeter d'un autre, et les voilà remplis. » — La visite d'un jeune Zoulou converti, venu de Natal, a fait également du bien. Il était dans le Lessouto pour ses propres affaires, et me demanda la permission de tenir des services le soir. Je fus on ne peut plus heureux de la lui accorder. Il parlait le cafre, mais cette langue est comprise par un grand nombre de Bassoutos. Ses exhortations chaleureuses, s'ajoutant à des prédications d'appel que je faisais depuis quelques semaines, furent bénies. Les assemblées du

dimanche devinrent si nombreuses que, pour les contenir, il eût fallu au moins deux temples des dimensions de celui que nous avons avant la guerre. Les chrétiens avaient repris leur ancienne et excellente habitude de rassembler les païens, après le service, pour leur expliquer la prédication qu'ils venaient d'entendre et en suivre les effets. — J'ajouterai encore l'impression produite par l'épouvantable fin d'un vieux païen qui, malade et près de la mort, n'a pas cessé, pendant deux jours et deux nuits, de crier, au grand effroi de son entourage, qu'il s'en allait aux peines éternelles. Les consolations qu'on essayait de lui offrir étaient inutiles ; il ne comprenait et n'entendait plus rien.

Dans certaines familles, c'est le mari et la femme qui ont été convertis ; dans d'autres, ce sont deux ou trois enfants, généralement appartenant à des chrétiens. Il y a quelques personnes âgées, mais la plupart des néophytes font plutôt partie de la jeunesse. Ce sont, comme toujours, des petits de ce monde. Cependant on compte parmi eux le fils aîné et la belle-fille d'un frère de Moshesh, une fille de ce chef et deux de ses femmes. J'ai pu former une classe d'anciens relaps qui reviennent à Jésus-Christ, au nombre de quinze. Je les prépare à reprendre leur place dans l'Eglise.

Voilà des nouvelles qui sans doute vous réjouiront, chers directeurs, quoique j'en parle peut-être d'une manière un peu froide, avec hésitation. Il se peut que plusieurs se relâchent, mais ce réveil ne restera certainement pas sans fruits réels et définitifs. Que les Eglises de la mère-patrie demandent pour les nouveaux convertis une foi éclairée, de la persévérance, le secours du Saint-Esprit, de sorte qu'ils puissent résister aux tentations et aux persécutions qui ont déjà commencé pour quelques-uns d'entre eux.

Agréez, etc.

AD. MABILLE.



QUELQUES DÉTAILS DONNÉS PAR M. ELLENBERGER SUR SA POSITION
ET SES TRAVAUX A MASITISI.

Caverne de Masitisi, 5 juillet 1867.

Dès les premiers jours de janvier dernier, nous sommes venus nous établir ici, laissant le vieux Béthesda aux soins persévérants de M. Gosselin. Durant les trois premiers mois, nous avons occupé une hutte dont la moitié servait d'entrepôt à notre bagage et l'autre nous tenait lieu de chambre à manger, à coucher, de réception, etc. On faisait la cuisine dans une deuxième hutte, et une troisième, mais plus petite, contenait nos céréales. Je vous assure qu'il faut être Africain renforcé pour pouvoir vivre quelque temps seulement dans une pareille position. Nous avons passé de bien doux moments, mais aussi d'autres bien tristes. Les jours de pluie n'étaient pas jours de fête, et la nuit nous goûtions fort peu de repos, car les souris et les rats se montraient insupportables. Mais, grâce à Dieu, le 13 avril, nous quittâmes la hutte pour occuper une ancienne caverne qui avait servi de retraite aux Bushmen et aux porc-épiques. Avec le secours du Seigneur et de nombreux ouvriers, nous sommes parvenus à la transformer en une demeure fort agréable. Au dire des indigènes, nous avons fait une grande merveille !... Aujourd'hui, c'est une maison de 80 pieds de longueur sur 15 de largeur, bâtie sous un immense rocher. Il y a quatre chambres assez spacieuses, une dépense, une belle cuisine et un grenier. Le rocher, présentant à sa base une surface plane et presque horizontale, les chambres étant blanchies à la chaux, on oublie tout à fait que l'on est dans une caverne. Sur le devant, et entre deux immenses blocs de rocher, nous avons réussi à faire une fort belle terrasse de 110 pieds de longueur sur 35 de largeur, dont le parapet est orné d'une rangée de 60 magnifiques aloès. C'est contre cette muraille, de 110 pieds de longueur sur 5 de large et 15 de haut, que nous avons entassé les décombres de roche